

**PICHÉ, GENEVIÈVE. *Du baptême à la tombe. Afro-catholicisme et réseaux familiaux dans les communautés esclaves louisianaises (1803-1845)*. Préface de PAUL LACHANCE. Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Des Amériques », 2018, 280 p. ISBN 978-2-7535-7328-4**

Patrice Kouraogo

---

Volume 17, 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1066040ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1066040ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Kouraogo, P. (2019). Review of [PICHÉ, GENEVIÈVE. *Du baptême à la tombe. Afro-catholicisme et réseaux familiaux dans les communautés esclaves louisianaises (1803-1845)*. Préface de PAUL LACHANCE. Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Des Amériques », 2018, 280 p. ISBN 978-2-7535-7328-4]. *Rabaska*, 17, 341–347.  
<https://doi.org/10.7202/1066040ar>

---

Tous droits réservés © Société québécoise d'ethnologie, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

En définitive, Nicole Péruisset-Fache nous offre un livre univoque, un livre écrit avec des livres, un livre de livres en somme, car il n'est guère de paragraphes qui ne s'inspirent pas d'un ou de plusieurs auteurs versés en bibliographie. La faiblesse de son essai vient de ce qu'un penseur pourrait prendre le contrepied de sa thèse et prouver, études à l'appui, que malgré tout le monde ne va pas si mal, qu'il progresse même en dépit des alarmes de ceux qui se sont voués à le penser. Tout dépend du point de comparaison, bien sûr, et du choix des faits et des penseurs qui les cautionnent, c'est-à-dire de la méthode comme l'affirmait Henri Poincaré. Pour souligner le cinq centième anniversaire de la découverte de l'Amérique par C. Colomb et de l'Europe par les Indigènes de l'Amérique, les Éditions La Découverte publiaient *L'État du monde en 1492*, synthèse de la situation des grandes civilisations de l'époque, tous les continents étant représentés. L'une des questions abordées était la suivante : alors que toutes les grandes civilisations étaient, grosso modo, de niveau comparable, pourquoi l'Occident a-t-il démarré en cette période charnière de l'Histoire ? La réponse est particulièrement instructive.

Comme il est bon de revenir à ses classiques, par curiosité j'ai revu *Le Troisième Homme* de Carol Reed avec la grande hâte d'arriver aux propos tenus par Harry Lime, rôle tenu par Orson Wells, sur la civilisation. Voici la transcription du sous-titrage en français : « L'Italie, sous les Borgia, a connu 30 ans de terreur, de sang, mais ça a donné Michel-Ange, de Vinci et la Renaissance. La Suisse a connu la fraternité, 500 ans de démocratie et de paix. Ça a donné quoi ? Le coucou ! » Il est paradoxal de penser que l'homme ne se montre le meilleur que dans le pire. Le spectacle de la condition humaine est pour moi le sujet d'un continuel étonnement.

**BERTRAND BERGERON**

Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

---

PICHÉ, GENEVIÈVE. *Du baptême à la tombe. Afro-catholicisme et réseaux familiaux dans les communautés esclaves louisianaises (1803-1845)*.

Préface de PAUL LACHANCE. Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Des Amériques », 2018, 280 p. ISBN 978-2-7535-7328-4.

À travers cet important ouvrage, tiré de la thèse qu'elle a soutenue le 26 octobre 2015 à l'Université de Sherbrooke, l'auteure a choisi d'apporter une contribution à la connaissance de la Louisiane à partir de l'historiographie de la religion des esclaves aussi bien dans le temps que dans l'espace. Elle s'est beaucoup penchée sur la correspondance ecclésiastique et sur les registres paroissiaux comme sources de recherche. Il ressort effectivement que le catholicisme offrait aux esclaves « une forme de liberté spirituelle »,

toute chose qui témoignerait de leur capacité de « façonner leur propre afro-catholicisme », selon Paul Lachance, préfacier de cet ouvrage.

Dès l'entame, l'auteure fait la peinture d'une Église rurale où la Louisiane d'avant-guerre devient le théâtre de la rencontre entre catholicisme et esclavage. Du constat que l'esclave ne se dépouille pas facilement de sa culture, on apprend que la religion catholique lui permet d'acquérir sa propre culture, une « culture noire » dans un système atlantique, à la fois africain, caribéen et américain.

Les défis de cet ouvrage sont entre autres d'étudier la Louisiane comme société esclavagiste, par le biais de la comparaison de la ville de la Nouvelle-Orléans et la paroisse Saint-Jean Baptiste comme deux terrains d'enquête, et de dépasser l'opposition d'un monde rural de plantation au monde urbain de marchés d'esclaves pour explorer la vie religieuse, familiale et culturelle des esclaves à l'intérieur même de ces mondes. La problématique centrale soulevée porte sur la réponse religieuse au système esclavagiste, tant à la ville qu'à la campagne ?

L'ouvrage exploite la richesse des deux villes et sa pertinence réside dans l'observation et l'évaluation de la rencontre entre les esclaves et l'Église catholique de la Louisiane selon un véritable « jeu d'échelles » avec l'objectif de cerner l'évolution de l'afro-catholicisme entre 1803 et 1845 et de comprendre comment les esclaves des terrains étudiés se sont tournés vers la religion catholique pour en faire une facette de leur propre culture. Geneviève Piché aborde des questions de recherche intéressantes sur les interactions entre les missionnaires et les esclaves louisianais, le rôle des sacrements chez les esclaves, l'influence des propriétaires sur la vie religieuse des esclaves en milieu urbain et en milieu rural. Cela lui permet d'adopter la posture « en quête de la parole vierge des individus aux identités minoritaires » (p. 21).

Ce livre comporte six chapitres dont les contenus brefs sont exposés ici. Le chapitre premier, « Le monde des esclaves urbains dans la paroisse de la Nouvelle-Orléans » s'ouvre sur une déclaration de vente d'un esclave sans nom, africain, « natif du Congo » par un marchand, Joseph Merault. L'auteure traduit la réalité de l'esclavage (besoin, vente, acquisition, exploitation, exigences des acquéreurs) dans cette partie de la Louisiane propre à la culture du coton. La Nouvelle-Orléans y est vue comme un marché d'esclaves dont, en 1810, la population de couleur, libre et esclave, représentait 63 % de la population totale. On note une arrivée de centaines de réfugiés et, avec diverses migrations, la Louisiane connaît une prédominance française, dont une présence grandissante d'esclaves africains, caribéens et américains. Malgré cette diversité de provenance d'esclaves, ils apprendront à vivre ensemble sous l'œil de l'Église catholique, ce qui confère à la ville un caractère distinct et unique. À cela s'ajoutent les esclaves africains et afro-américains qui ont contribué

à ce multiculturalisme et à l'enrichissement des cultures. Quant au portrait des esclaves urbains, il ressort que la ville leur permet de jouir d'un certain anonymat fort apprécié et qu'ils peuvent circuler également ; les esclaves se retrouvent ainsi en plein cœur du Quartier français (Flannery, p. 34). On traite ici de la richesse en esclaves des propriétaires et surtout des rapports religieux tissés entre eux et leurs propriétaires. Par exemple, le propriétaire Jean Mercier exige un baptême et un enterrement pour Henriette Estelle, jeune esclave mulâtre de quatre mois, d'où une proximité entre Blancs et Noirs, entre propriétaires et esclaves, tant en milieu urbain que rural. Aussi, pour les esclaves domestiques, le confinement et l'isolement sont des facteurs qui peuvent nuire à l'accès aux services religieux, et l'écart entre les sexes et les différentes catégories d'emplois peuvent influencer les pratiques religieuses des esclaves. Ainsi, l'origine, les groupes d'âges, les ratios sexuels, les loisirs et les divertissements aident à comprendre la culture et la spiritualité des esclaves. Du coup, la place Congo, un espace de socialisation important va grandement influencer la construction, le maintien et l'évolution d'une communauté afro-catholique à la Nouvelle-Orléans et va devenir le seul lieu où peut s'exprimer la culture noire des esclaves avec l'ensemble des danses, chants, musique, croyances et spiritualité.

Le chapitre 2, « Le monde des esclaves ruraux dans la paroisse Saint-Jean-Baptiste », décrit un autre monde d'esclaves constitué d'une minorité de planteurs blancs et d'une majorité d'esclaves noirs. Il montre comment les esclaves ruraux parviennent à former une communauté et à tisser des réseaux familiaux et extra-familiaux, en dehors des chaînes de l'esclavage. Cette paroisse fondée en 1724, compte des plantations sucrières et devient un véritable microcosme du monde des esclaves de la Basse-Louisiane avec, entre 1803 et 1820, un total de 1 347 esclaves à majorité masculine rendant ainsi difficile la transmission des valeurs et des pratiques religieuses. Néanmoins, la Louisiane demeure l'État le plus meurtrier. Par exemple, monsieur Valsin Marmillon apparaît comme le maître cruel de cette paroisse avec sa fierté d'avoir uniquement de beaux esclaves, préférant les jeunes hommes au physique avantageux.

Le chapitre 3, « Le monde religieux de la Louisiane », informe sur la souffrance et la négligence de l'Église catholique de la Louisiane avec l'arrivée massive d'immigrants américains majoritairement protestants. On y trouve un diocèse difficile à administrer avec la rareté des prêtres. Ainsi, à la Nouvelle-Orléans, on compte seulement six prêtres pour prêcher, catéchiser, instruire les esclaves, baptiser, administrer les sacrements, visiter les malades, célébrer la messe, etc. Cette situation rend difficile l'exercice de la foi chez les esclaves. Devant la masse grandissante d'habitants anglo-saxons qui pénètrent en Louisiane dans les années 1840, les prêtres ne peuvent que déplorer les

constructions de temples protestants et la conversion de plusieurs citoyens. L'abandon et le rappel des prêtres, à cause des maladies et du climat, ont également rendu difficile l'administration du diocèse. L'apparition des églises étrangères en Louisiane avec, en 1836, un nombre grandissant d'hérétiques et de païens est une troisième difficulté. Le modèle spirituel protestant, surtout méthodiste, dénonce publiquement l'esclavage et les prêtres catholiques redoutent que les Afro-Américains s'engagent massivement dans cette voie. Mais, durant les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, la grande majorité des habitants de la Louisiane ont intégré les rangs de la communauté catholique. Pourtant le zèle protestant demeure une réalité très inquiétante et il a un impact sur les pratiques religieuses des esclaves. L'apparition des églises noires à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle est surtout un symbole du désir d'indépendance culturelle parmi cette population. La religion devient un moyen de contrôle social et contribue à renforcer le pouvoir disciplinaire des maîtres qui espérait ainsi dominer et diriger la spiritualité de leurs esclaves. En bref, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les prêtres de la Louisiane ont été confrontés à de multiples problèmes ayant engendré la pénurie ecclésiastique.

Le chapitre 4, « L'Église catholique et les esclaves de la Louisiane », fait l'état du combat de survie de l'Église catholique de la Louisiane avec le monde anglo-protestant au XIX<sup>e</sup> siècle. L'analyse des correspondances des prêtres montre une situation précaire de l'état de vie des missionnaires dont l'esclavage est venu compliquer la mission. La place des esclaves au sein de l'Église, leur participation aux rituels et la question de la race forcent les autorités religieuses à s'interroger sur la pratique de l'esclavage. Ainsi, l'auteure traite de façon détaillée des thématiques suivantes : l'Église et la question de l'esclavage, la place des esclaves dans l'Église, les esclaves sous la plume de prêtres, le travail du dimanche, la séparation des familles, l'épineuse question du mariage, l'évangélisation des esclaves, l'instruction religieuse des esclaves, les pratiques religieuses des esclaves catholiques, l'afro-catholicisme aux influences vaudou sont traités dans cette partie. On retient que le clergé du XIX<sup>e</sup> siècle se serait adapté à son environnement social, influencé par les considérations économiques esclavagistes et par l'héritage culturel des siècles passés.

Le chapitre 5, « Les esclaves face aux rites catholiques », introduit le lecteur dans les registres paroissiaux pour y découvrir les « mystères de la religion » selon la prescription romaine envers tout candidat au baptême. Nous retenons de « l'étendue et de la fréquence des pratiques religieuses selon l'historien Cyprian Davis (p. 172), et de l'analyse des registres de baptême et de sépulture d'esclaves de la cathédrale Saint-Louis et de la paroisse Saint Jean-Baptiste de 1805-1845 (plus de 5 000 actes de baptême et 7 actes funé-

raires) ce qui suit. On apprend que le baptême est la porte qui nous introduit dans l'Église et que les parrains et marraines deviennent de véritables parents de substitution. S'il est le reflet d'une participation volontaire, permettant à de nombreux Noirs libres et esclaves de se convertir totalement à la religion catholique, on note néanmoins, après analyse des registres, que la réceptivité de l'esclave aux sacrements est particulièrement difficile à saisir ; que les nouveaux arrivants peuvent avoir utilisé les sacrements et adopté le catholicisme pour rejoindre une communauté ; que l'Église ne peut pas marier un esclave sans la permission de son maître ; que la préférence des esclaves noirs est avérée ; et que, selon le code noir de la Louisiane de 1806, les esclaves demeurent des biens meubles et le mariage ne leur confère aucun droit civil. Ces registres paroissiaux permettent donc de reconstituer les cadres familiaux et extra-familiaux des jeunes et des nouveaux arrivants, et constituent un outil pour recenser la population esclave catholique de la Nouvelle-Orléans en repérant ses origines. Ils apportent ainsi de nombreux éclaircissements, consignent des précisions fort appréciées : des informations précieuses sur les propriétaires d'esclaves (Blancs créoles), le moment du baptême (mois d'avril, de mai et de juin correspondant à la période de Pâques), l'acte de sépulture et d'enterrement (accès limité des esclaves à ces rites), la tombe pour les esclaves (une preuve flagrante de l'indifférence des maîtres envers la spiritualité de leurs esclaves), les lieux de décès (chez les propriétaires ou chez les amis), la conversion d'esclaves au catholicisme (forte volonté d'être catholique à la veille de la mort). Il ressort de ces données qu'un important travail d'évangélisation auprès des esclaves africains, caribéens et américains, a permis un succès spectaculaire et constant.

Le sixième et dernier chapitre, « Parenté de sang, parenté spirituelle : les réseaux familiaux et extra-familiaux des esclaves », renseigne sur le développement d'une structure familiale très forte afin de supporter les conditions qui auraient influencé la culture des esclaves. Selon Herbert G. Gutman, c'est en réponse à l'oppression du système esclavagiste que les esclaves seraient parvenus à tisser tout un réseau de camaraderie et de relations avec des personnes de couleur libres, des Blancs et d'autres esclaves, hommes et femmes confondus. Ces jeux d'alliances leur ont permis de se constituer des liens familiaux et extra-familiaux (p. 212). L'auteure y décortique plusieurs thématiques. Les registres contiennent peu de choses sur les familles d'esclaves, notamment les mères des jeunes baptisés ou des défunts esclaves ; les prêtres ne consignent pas le lieu de naissance des mères, ni leur âge, ni leur origine. La difficulté s'amplifie lorsque l'esclave provient d'un milieu où la culture est totalement différente. De même, les pères des esclaves sont rarement signalés. La mention « père inconnu » est souvent usitée par les

prêtres. Aussi, dans bien des cas, il est difficile de savoir si le père est libre ou non puisque le prêtre n'a pas pris la peine d'inscrire un statut.

Le voyageur Philippe Suchard, passant devant les plantations, note les bénéfices d'avoir des familles d'esclaves : « Les planteurs favorisent ces mariages. Les nègres mariés [...] travaillent plus régulièrement et se conduisent mieux, de peur d'être vendus par leurs maîtres, et par là séparés de leur bien-aimés » (p. 218-219). Selon l'historienne Emily Clark, par les mariages d'esclaves, beaucoup plus faciles à célébrer en milieu urbain, le catholicisme va permettre d'incorporer des esclaves étrangers à des réseaux locaux bien établis ; pour les esclaves des plantations, par contre, le mariage semble donc demeurer un rite plus ou moins informel (p. 226). Quant aux parrains et marraines, ils constituent des acteurs clés au sein de la communauté afro-catholique, obligeant les parents à bien les choisir afin de pouvoir faire accroître leur pouvoir et leur contrôle. La parenté issue du parrainage, véritable réseau qui s'entrecroise à l'intérieur de la communauté catholique, permet de consolider les relations interpersonnelles, de renforcer l'amitié et les liens familiaux, et de construire une solidarité communautaire qui fait effet de bouclier contre l'ordre racial établi. Enfin, concernant la signification des prénoms, les baptisés reçoivent très souvent le prénom de leur parrain ou leur marraine, soit un prénom chrétien ou de saint. Le croisement des noms des baptisés et des noms des parents, des parrains et des propriétaires permet de tirer les conclusions suivantes : la plupart des propriétaires qui permettent aux esclaves de conserver un second nom chrétien sont des personnes de couleur libres ; les prénoms d'origine africaine demeurent peu fréquents dans les registres de baptême et les registres funéraires.

Pour nous, Africain, quelques réalités décrites dans le livre ne peuvent pas nous laisser indifférent. Il s'agit surtout du fait que le marchand a un nom (Joseph Merault) et l'esclave vendu est « sans nom » dans les registres. Cela marque déjà le ton de la nécessité pour l'esclave de se dépouiller de sa culture, car la première marque de cette culture est le nom. Le « sans nom » impose soit une virginité culturelle sur laquelle on peut tout colorer, soit la nécessité d'imprimer un nouvel être, d'où le baptême. Le manque de sépultures des esclaves morts est souvent dû à la réticence des propriétaires d'assumer les frais de l'enterrement ; cela, à notre sens, est une vraie marque d'ingratitude de remercier de la sorte les esclaves après tant d'années de services rendus auprès de ces propriétaires. En définitive, on retient que, de la ville de la Nouvelle-Orléans à la paroisse Saint-Jean-Baptiste, un monde afro-catholique commun s'est créé. En participant volontairement au catholicisme, les esclaves de la Louisiane se sont donc approprié une communauté catholique noire et ont réussi à façonner leur propre afro-catholicisme. Le baptême,

le mariage et le rite funéraire sont ainsi de véritables « baromètres » de ce qu'a pu être leur exigence religieuse.

**PATRICE KOURAOGO**

Institut national des sciences de sociétés (INSS/CNRST), Ouagadougou

PORTER, JOHN R. *Raymond Brousseau et l'art inuit. Le parcours singulier d'un artiste collectionneur*. Québec, Musée national des beaux-arts du Québec, et [Montréal], Varia, 2018, 282 p. ISBN 978-2-89606-107-5.

En 1924, le jeune abbé Albert Tessier, frais émoulu de l'Institut catholique de Paris, rentre au pays tout enflammé par une nouveauté de l'époque aux retombées pédagogiques inédites, la version endisquée chez Pathé du *Cid* de Corneille par la Comédie française. Désireux de partager son enthousiasme avec les prêtres du séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières où il enseigne, il organise à leur intention une audition de la célèbre pièce du dramaturge. Après deux heures d'écoute polie, raconte-t-il dans ses *Souvenirs en vrac* (Boréal Express, 1975, p. 130), le supérieur de son collègue résume l'affaire – et freine du coup le désir de renouveau pédagogique du jeune professeur – par un raccourci sans appel : « C'est ben du train pour une tape sur la gueule ! »

Cette anecdote illustre le sort de certains livres qui, malgré leur qualité indéniable, tient tout entier parfois, au propre comme au figuré, entre les mains de ses lecteurs. Ceux qui liront le dernier opus de John Porter seront bien au contraire impressionnés comme moi par l'étude originale que le directeur honoraire du Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ) nous livre aujourd'hui. Dans la production de son œuvre, ce dernier livre sur *Raymond Brousseau et l'art inuit* marque un tournant significatif en ce qu'il nous révèle le parcours exceptionnel d'un artiste multidisciplinaire, d'un collectionneur compulsif, imprévisible et très secret, d'un antiquaire et galeriste plein de contrastes, d'un homme inclassable, hors cadre, de la démesure, mais qui aura réuni au total et légué au MNBAQ, en 2005, une collection d'art inuit exceptionnelle par la quantité de ses composantes – près de 800 artistes différents, tant hommes que femmes, et 2 382 œuvres, réalisées entre 1950 et 2000, couvrant tout le Grand Nord canadien, l'Inuvialuit, le Nunavut, le Nunavik et le Nunatsiavut –, ce qui propulse alors le Musée des Plaines d'Abraham au 4<sup>e</sup> rang au Canada et au 2<sup>e</sup> rang au Québec pour l'importance des collections inuites de cette nature.

Ce livre aura demandé à son auteur pas moins de dix ans d'enquêtes systématiques pour lever le voile, en cinq chapitres chronologiques, deux